

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XV

Québec, 31 janvier 1903

No 24

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 369. — Les Quarante-Heures de la semaine, 369. — Prière quotidienne pour le mois de février, 370. — L'Heure sainte, 370. — Chronique diocésaine, 372. — Courrier d'Angleterre, 373. — Chronique générale, 374. — Un exploit de Jean Bart, 377. — La franc-maçonnerie, 381. — Bibliographie, 384.

Calendrier

1	DIM.	*r	IV ap. l'Epiph. S. Ignace, évêque et martyr, <i>dbl. Kyr. des dbls.</i> I Vêp. du suiv., mém. du préc. seulement.
2	Lundi	b	Purification de la <i>P. V. M.</i> , 2 cl. (<i>Ave, Regina.</i>)
3	Mardi	b	Chaire de S. Pierre, à Rome, <i>dbl. maj.</i> (18 janv.).
4	Mercre.	b	S. André Corsini, év. et confesseur.
5	Jendi	r	Ste Agathe, vge et martyre.
6	Vand.	b	S. Tite, év. et confesseur.
7	Samd.	b	S. Romuald, confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

2 février, Saint-Gilbert. — 4, Ecole des Frères de Saint-Roch, Québec. — 5, Les Ecureuils. — 7, Couvent de Sainte-Croix.

Prière quotidienne pour le mois de février

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, afin que tous les hommes reviennent à la pratique de leurs devoirs religieux.

Résolution apostolique: Favoriser de tout notre pouvoir les œuvres d'hommes.

L'Heure sainte

Notre-Seigneur lui-même l'a demandée à la bienheureuse Marguerite-Marie et lui en a enseigné la pratique. « Tu as les nuits du jeudi au vendredi, lui dit-il, je te ferai participer à cette tristesse mortelle que j'ai bien voulu ressentir au Jardin des Olives... Tu te lèveras entre onze heures et minuit, et tu demeureras prosternée avec moi pendant une heure, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour honorer et adoucir, en quelque façon, l'amertume que je ressentis alors de l'abandon de mes apôtres; ce qui m'obligea de leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une heure avec moi. » La bienheureuse Marguerite-Marie le fit. Bien des personnes pieuses suivent aujourd'hui son exemple, au moins la nuit du premier jeudi au premier vendredi de chaque mois. Elles déclarent que c'est un des meilleurs moments de leur existence, et l'un des plus reposants. On y prie à son gré, on demande, on implore, on parle de l'un, on parle de l'autre avec Jésus, mais on aime surtout à être avec Lui, au Gethsémani. Les murs de la chambre où l'on est reculent, l'obscurité de l'heure aide au mirage, et on Le voit...

Ceux qui ont fait le pèlerinage de Terre-Sainte en ont parfois la sensation encore plus vive, en cet exercice, qu'au jour même où ils visitèrent le Jardin... Ils recomposent ce qu'ils contemplèrent.

« Au l
le au fo
haut, pr
« Oui,
merger d
oui, je re
se baisse
caverne c
que souti
venir d'ag
est couch
âme est t
son ennui
sang...
souillures
conscience
perverses,
Fiat! fiat
« Je voi
plus péche
Voilà ce
Un piet
« La gre
ment bonn
de Jésus,
dans la ser
ici et si fo
sant sur v
jouis, je ne
terne dans
« C'est ce
« Non, ce
cette grotte
Ils sont là,
« Jésus est
accablé, qui
bles, lâches
« Je pens
1) Revue he

« Au bas du mont . . . , là . . . , à deux pas du Cédron, qui coule au fond du ravin . . . , sous les grands murs du temple, là-haut, presque à pic.

« Oui, près de ce portail d'église où j'ai passé, qui a l'air d'émerger de terre et qui est peut-être le tombeau de la Vierge ; oui, je revois . . . On entre par une porte étroite et basse, il faut se baisser et descendre à tâtons. Et voilà la grotte, espèce de caverne oblongue, obscure, sous une carapace de roche brute, que soutiennent de lourds piliers de roche . . . Et le grand souvenir d'agonie est dressé ! . . . Les trois dorment, ici ; Lui, Jésus, est couché, plus loin, face contre terre . . . Je l'écoute : *Mon Dieu est triste jusqu'à la mort* . . . Je sais ses épouvantements, son ennui, son trouble . . . Je devine les gouttes de la sueur de sang . . . O le calice à boire de toutes les lâchetés, de toutes les souillures, de tous les blasphèmes, de tout le mal accumulé des consciences humaines, volontairement pécheresses, sciemment perverses, follement abominables, jusqu'à la fin des temps ! . . . *Fiat ! fiat ! fiat !*

« Je vois, j'entends . . . Mon Dieu ! ô mon Dieu ! je ne veux plus pécher ! Mon Dieu ! comme je vous aime ! . . . »

Voilà ce qu'on fait pendant l'Heure sainte.

Un pieux voyageur a dit :

« La grotte de l'Agonie, pour les hommes de volonté simplement bonne, est le lieu des communions fécondes avec l'âme de Jésus, des communions dans l'angoisse qui broie les cœurs, dans la sensation des péchés humiliante et horrible, si présente ici et si forte, qu'elle courbe les têtes et les épaules, et que, pesant sur vous, appliquant sur vos tempes, vos yeux et vos joues, je ne sais quelle empreinte froide et dure, elle vous prosterne dans la honte de vous-même et dans le dégoût !

« C'est cela ! Le dégoût de soi, la nausée, le dégoût violent !

« Non, ceux qui viennent de loin, pour la première fois, dans cette grotte de l'Agonie, ne sont pas tentés de curiosité vaine. Ils sont là, tête baissée, sans regards, à genoux, prosternés.

« Jésus est si présent ici, Jésus inconsolé, pour nous, délaissé, accablé, qui nous avait tous dans sa pensée, tous, pécheurs, faibles, lâches ou mauvais !

« Je pensais à toi dans mon agonie . . . (1) »

1) *Revue hebdomadaire.*

La pratique de l'Heure sainte renouvelle ces impressions pour qui a fait le saint pèlerinage; elle les donne à quiconque a tant soit peu de foi, d'imagination et de cœur.

Certaines personnes, à qui il est impossible de s'y livrer la nuit, ou à l'entrée de la nuit, font l'Heure sainte à tout autre moment. Elles en tirent un grand bien spirituel. Que ne peut-on obtenir du Sauveur à de tels instants!

Essayez.

(*Bulletin religieux de Rouen.*)

L'ABBÉ PRUDENT.

Chronique diocésaine

— Dimanche dernier, le 25 janvier, dans l'après-midi, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque est allé adresser de bons conseils aux paroissiennes de Saint-Roch de Québec. L'immense église était absolument remplie par cette population féminine, désireuse d'entendre les paternelles exhortations de Sa Grandeur.

Ensuite, Monseigneur s'est rendu à l'église de Saint-Malo, où l'attendaient les Dames de la Sainte-Famille, et en fait toute la population de la jeune paroisse. Ici encore Monseigneur l'Archevêque fit une instruction des plus pratiques.

Sa Grandeur, sur l'invitation de M. l'abbé Bouffard, l'actif et zélé curé de Saint-Malo, fit la bénédiction du joli presbytère tout récemment construit et qui complète heureusement la série des édifices religieux de la paroisse.

Une visite à la nouvelle Ecole gardienne de Saint-Malo procura à Sa Grandeur de douces consolations, tant par la touchante bienvenue que lui adressèrent les petits enfants, qu'à la vue des résultats étonnants obtenus en un si court espace de temps par cette institution, que dirigent les religieuses Franciscaines Missionnaires et un comité de dames charitables. Pour donner une idée de ces résultats, nous soumettons à nos lecteurs les statistiques suivantes, relatives au temps qui s'est écoulé depuis le 10 novembre 1902 (date de l'ouverture de l'Ecole) jusqu'au 23 janvier :

1917 présences à l'Ecole.

379 pauvres à qui on a distribué du linge.

2746 soupes.

126 divers autres

231 visites de malades

En outre, au Patronage

viennent chaque dimanche

Quant à l'Ouvroir

il s'y tient une réunion

à cette charitable intention

Tous ces faits font

Saint-Malo.

— Jeudi, le 29, on

suit la tradition, l

— Tous les soirs de

est le salut de l'octave

COU

Les Anglais et la

Quel que soit l'enthousiasme embrassé la cause, ver que nos dreyfusards chambardement ordonné va trop loin.

Les organes les plus importants avec la dernière que stupides exercées par et des femmes dont le salut du bien à leurs semblables ne sont pas les derniers. *Church Times* s'exprime Pilot.

Dans un article très intéressant Paris », le *Saturday Review* la collaboration de lord Salisbury, l'impulsion des religieux et des Passionnistes anglais de violence inique est de nature mystiques. Un autre org

126 divers autres secours.

231 visites de malades et de familles indigentes.

En outre, au Patronage annexé à l'Œuvre, 104 jeunes filles viennent chaque dimanche.

Quant à l'Ouvroir des pauvres, adjointe aussi à l'Œuvre, il s'y tient une réunion chaque semaine. 43 dames se dévouent à cette charitable intention.

Tous ces faits font grandement honneur à la paroisse de Saint-Malo.

-- Jeudi, le 29, on a célébré solennellement au Séminaire, suivant la tradition, la fête de saint François de Sales.

-- Tous les soirs de cette semaine, à la Basilique, on a chanté le salut de l'octave de la Sainte-Famille.

COURRIER D'ANGLETERRE

Les Anglais et la persécution religieuse en France

Quel que soit l'enthousiasme avec lequel les Anglais ont naguère embrassé la cause de M. Dreyfus, ils commencent à trouver que nos dreyfusards font trop bien les choses et que le chambardement ordonné par M. Joseph Reinach et les Loges va trop loin.

Les organes les plus respectables de la presse britannique blâment avec la dernière énergie les persécutions aussi cruelles que stupides exercées par les francs-maçons contre des hommes et des femmes dont le seul crime est de servir Dieu et de faire du bien à leurs semblables. Les journaux religieux protestants ne sont pas les derniers à flétrir ces criminelles folies, et le *Church Times* s'exprime à cet égard absolument, comme le *Pilot*.

Dans un article très sévère intitulé « La justice jacobine à Paris », le *Saturday Review*, recueil souvent honoré de la collaboration de lord Salisbury, condamne avec indignation l'expulsion des religieux en général, et en particulier celle des passionnistes anglais de l'avenue Hoche. Il dit que cet acte de violence inique est de nature à soulever des complications diplomatiques. Un autre organe de l'anglicanisme, le *Guardian*,

consacre aussi un article vengeur à ce qu'il appelle « le triomphe du fanatisme libre penseur. »

L'épine de Glastonbury

On a beau ne pas vouloir admettre les prodiges, il est encore plus difficile de les nier lorsqu'ils se produisent. C'est le cas pour la fameuse épine blanche de Glastonbury, qui se couvre de fleurs tous les ans la veille de Noël. Guillaume de Malmesbury rapporte que Joseph d'Arimathie, portant le Saint Suaire, arriva en Angleterre pour y prêcher la religion chrétienne. Parvenu sur la colline de Wearyall Hill, il planta dans la terre son bâton de pèlerin qui prit racine et depuis ce temps se couvrit tous les ans de fleurs, la veille de Noël, jusqu'au jour où l'arbre fut coupé par un puritain fanatique. Toutefois, on avait pris des boutures de la plante miraculeuse. Il en existait une à Suttan-Poyntz, près de Weymouth, laquelle fleurit le 5 janvier (24 décembre, vieux style) 1884, en présence de près de 300 personnes. J'apprends que, cette année, l'épine de Glastonbury s'est couverte de fleurs la veille de Noël. Les incrédules admettront peut-être plus volontiers le prodige si je donne un nom scientifique à la plante — c'est le *Cratægus præcox* des botanistes.

F. DE BERNHARDT.

(La Croix.)

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Ligue de l'Enseignement

Plusieurs journaux s'efforcent de mettre leurs lecteurs en garde contre la *Ligue de l'Enseignement*, récemment organisée à Montréal, et nous les en félicitons. En effet, outre que les idées, en matière d'instruction publique, de plusieurs des fauteurs les plus ardents de cette association ne sont guère de nature à inspirer confiance, on ne voit pas nettement quelle sera l'utilité de cette Ligue de l'Enseignement. Rien ne démontre assurément, qu'il y a là une entreprise de la franc-maçonnerie

mais le
cède la
trer ou
tout n
l'Eglise
Pour
nous a
y a tar
pourqu
França
gneme
maçon
efficace
réflexi
à l'orei
seignei

Un
Montr
fait to
culière
Or,
d'autre
Québe
de l'Et
Sera

Dan
par la
non H
déclar
« La
l'Eglise
laïque,
ses évé
tranch

mais lorsqu'on sait de quelle façon réservée et mystérieuse procède la ténébreuse société dans les pays où elle ne peut se montrer ouvertement, il y a lieu de se défier, pour le moins, de tout mouvement social qui ne reçoit pas son inspiration de l'Eglise.

Pour nous, voici le motif à priori qui dès le commencement nous a mis en garde contre la nouvelle association. Quand il y a tant de manières faciles de se former un nom acceptable, pourquoi a-t-on voulu absolument, chez nous catholiques et Français, prendre cette dénomination de « Ligue de l'Enseignement, » c'est-à-dire le nom même de l'organisation franc-maçonnique qui a joué et joue encore un rôle si odieux et si efficace dans la déchristianisation de la France ? Cette seule réflexion devrait suffire, il nous semble, pour « mettre la puce à l'oreille » des braves gens, relativement à la Ligue de l'Enseignement de Montréal.

Sécularisation des écoles

Un correspondant anonyme écrivait à l'*Album universel*, de Montréal, le 31 janvier : « Vous n'êtes pas sans savoir qu'il se fait tout un mouvement dans la province de Québec, et particulièrement à Montréal, pour séculariser les écoles. »

Or, en ce qui touche à l'instruction publique, il n'y a pas d'autre mouvement, à l'heure présente, « dans la province de Québec, et particulièrement à Montréal, » que celui de la Ligue de l'Enseignement.

Serait-ce le chat qu'on fait déjà sortir du sac ? ...

Quest-ce que l'Eglise anglicane ?

Dans l'une des séances de la fin de la récente session tenue par la Chambre des Communes, à Londres, Sir William Vernon Harcourt, qui n'est pas un catholique, a fait l'intéressante déclaration que voici :

« La différence entre les deux organisations (l'Eglise catholique et l'Eglise anglicane) ,c'est que l'Eglise anglicane est une institution laïque. Créée par des laïcs, elle abandonne à la Couronne le choix de ses évêques, et les questions dogmatiques sont, en dernier ressort, tranchées par un tribunal civil. »

C'est bien là, d'ailleurs, ce que nous disions, chez les catholiques.

Les Congrégations catholiques en Russie

Le Tsar a permis dernièrement à toute Congrégation ou école ecclésiastique catholique de s'établir, avec la seule autorisation du ministre de l'Intérieur, dans toutes les provinces de la Russie d'Europe ou d'Asie qui sont dotées de hiérarchie catholique.

Si les gouvernants actuels de la France étaient susceptibles d'avoir honte de leur politique impie, l'occasion serait belle de rougir.

L'importance de la presse

« Considérez les honneurs comme rien, les places comme rien, la popularité comme rien, l'argent comme rien.

« *Avec la presse, vous aurez le reste, tout le reste.* »

C'était Crémieux qui disait cela à ses Juifs.

Les catholiques, s'ils voulaient réfléchir, penseraient la même chose, mais pour des motifs bien autrement solides, de l'importance d'une bonne presse.

Tout le monde n'est pas appelé à publier des journaux. Mais, à notre époque, tout le monde reçoit des journaux. Eh bien voyons comment les évêques de la Suisse, dans une lettre collective récente, tracent aux catholiques leur devoir dans le choix des journaux :

« Quiconque reçoit un journal hostile à l'Eglise participe, par cela même, aux œuvres mauvaises de ce journal. Oui, l'argent de votre abonnement est un soutien que vous apportez, une contribution de guerre que vous soldez aux ennemis de l'Eglise. Et dans quel but ? C'est afin que ce journal poursuive son œuvre avec plus de succès.

« Par là, vous l'aidez indirectement à combattre l'Eglise, notre Mère ; tandis que la bonne presse, qui se dévoue à la défense de cette même Eglise, vous la laissez à son indigence, vous l'abandonnez à son dénûment ; vous allez même jusqu'à lui refuser une mequine souscription. Abonnez-vous et passez le journal à d'autres. De cette manière, vous doublerez votre aumône à la bonne cause.

« Votre argent soutiendra un bon journal ; celui-ci opérera le bien chez votre voisin, et la bénédiction du Ciel ne manquera pas à votre léger sacrifice. Communiquez et faites publier dans les bons journaux vos informations et vos nouvelles ; cherchez à gagner à ces journaux, dans votre entourage, des abonnés, des correspondants et des collaborateurs. »

Un jo
Jean B
Bergues
son veri
mis par
nécessai
commod
distance
et fatiga
son lui
celui-ci l
taine fra
Bart.

— C'e
tant veri
tueux et

— A r

En pa
soutint a
daigneu :

— Mo

William
marin au

— Qu'
l'insoucie

— Rie :

plus en
d'entrete
ma natio

— Voi

son inter
que vous

— Que

dire l'An

— Vou

— Nou

— Oui

vaisseaux

Allons, si

— S'il

sance...

— Vou

— Aloi

Un exploit de Jean Bart

Un jour que, suivant ses habitudes tant soit peu routières, Jean Bart était tranquillement attablé dans une auberge de Bergues, devant une bouteille de bière du pays, puisant dans son verre l'oubli du chagrin que lui faisait éprouver le retard mis par l'intendant de Dunkerque à lui expédier les munitions nécessaires à son voyage, un homme vêtu de l'uniforme des commodores anglais vint s'asseoir en face de lui, à quelque distance, et se mit à l'observer avec une attention particulière et fatigante. Il allait demander à ce nouveau venu quelle raison lui attirait de sa part une attention si spéciale, lorsque celui-ci le prévint en priant le cabaretier de lui dire si le capitaine français qu'il avait devant lui n'était pas le célèbre Jean Bart.

— C'est lui-même, sir Williams, répondit le cabaretier en jetant vers le personnage qu'il indiquait un coup d'œil respectueux et timide.

— A merveille, dit l'Anglais, j'ai deux mots à lui dire.

En parlant ainsi, il alla s'asseoir à côté de Jean Bart, dont il soutint avec un sourire imperturbable le regard sévère et dédaigneux.

— Monsieur, dit-il d'un ton parfaitement poli, je suis sir Williams Kox, et je remercie le hasard qui me rapproche d'un marin aussi célèbre et aussi distingué que vous.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda brusquement l'insoucieux capitaine.

— Rien, monsieur, rien, répondit le commodore d'un air de plus en plus obséquieux... Je ne prétends qu'à l'honneur d'entretenir pendant quelques minutes un grand homme dont ma nation a le malheur d'être l'ennemie.

— Voilà tout ce qu'il vous faut ? reprit Jean Bart en toisant son interlocuteur ; eh bien ! sir Williams, je suis plus exigeant que vous.

— Que puis-je faire pour vous être agréable ? s'empressa de dire l'Anglais.

— Voulez-vous que nous nous battions ensemble ?

— Nous battre !

— Oui ; ne sommes-nous pas ennemis ? n'avez-vous pas deux vaisseaux de guerre dans ce port ? n'en ai-je pas aussi deux ? Allons, sir Williams, une bataille et je suis tout à vous...

— S'il n'y a pas d'autre manière de faire votre connaissance...

— Vous l'avez dit, pas d'autre... surtout avec les Anglais.

— Alors... nous nous battons, monsieur.

— A la bonne heure ! touchez là . . . Et à quand le bal ?

— Dites-moi votre jour . . .

Jean Bart allait répondre : Demain, lorsqu'une réflexion l'arrêta.

— Diable ! murmura-t-il en lui-même, je n'y pensais plus ; je suis sans munitions.

— Sir Williams, continua-t-il en élevant la voix, puisque vous ne laissez le choix du jour, vous me laisserez bien aussi celui des armes . . .

— Comment, des armes ? . . . Je ne connais pas deux manières . . .

— Si, moi, il y en a une surtout que j'affectionne, et que vous autres Anglais vous évitez autant que possible . . .

— Laquelle, monsieur ?

— L'abordage . . . le combat corps à corps, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre ! . . . Si vous voulez, nous nous battons à l'abordage.

— Pourquoi pas au canon ?

— Pour une raison excellente que j'avais oubliée, et dont je vous fais l'aveu, parce que je n'ai de vous ni peur ni méfiance ; je n'ai plus de poudre et plus de boulets, et je ne sais quand il m'en arrivera.

— Eh bien ! attendons qu'ils vous soient arrivés. Je ne suis pas plus pressé que vous.

La vivacité avec laquelle le commodore fit cette proposition inspira quelque doute à Jean Bart.

— Vous m'attendrez, sir Williams ? demanda-t-il en appuyant sur chaque syllabe, et en fixant ses yeux pénétrants sur ceux de l'Anglais.

— Je le jure sur ma parole d'honneur ! dit solennellement ce dernier.

— Voilà qui est convenu. Je vous préviendrai quand je serai prêt.

— Au revoir, monsieur le capitaine !

— Au revoir, sir commodore !

Et ils se quittèrent après avoir trinqué ensemble et s'être serré la main comme deux amis.

Trois jours après, Jean Bart écrivit un matin au commodore Kox que ses munitions étaient arrivées, et qu'il l'attendrait le lendemain en mer, à dix lieues de Bergues, et l'Anglais répondit qu'il serait fidèle au rendez-vous, et invita provisoirement son illustre ennemi à lui faire l'honneur de venir déjeuner à son bord.

Cette étrange politesse étonna Jean Bart et lui fit redouter un piège ; mais il se dit que, si le commodore avait voulu le trahir, il en aurait depuis longtemps saisi l'occasion, leurs

vais
s'éta
l'inv
de s
Le
Bart
fut d
La r
ment
semb
que s
Bart
vecti
le rap
—
triole
que je
tôt la
nous
Le
dant l
venai
—
saisira
Cet
laisser
crut n
dura q
aplom
versa t
— M
bois po
sent en
remont
Com
d'object
sur la c
Là, c
vaisseau
commoc
et allun
parfait,
qu'il s'é
L'Ang
pliquer,
mystéri

vaisseaux n'ayant point cessé d'être bord à bord, et eux-mêmes s'étant vus tous les jours seuls et sans méfiance. Bref, il accepta l'invitation, et se rendit, sans aucune escorte, sur le vaisseau de son ennemi.

Le déjeuner du commodore fut somptueux et délicat, et Jean Bart y fit parfaitement honneur. Quant à la conversation, elle fut d'un bœuf à l'autre un véritable jeu au propos discordant. La rude et impitoyable franchise du capitaine ne fit pas se démentir une minute la politesse exquise du commodore, qui sembla prendre à tâche de dire autant de bien de la France que son convive disait de mal de l'Angleterre. Tout ce que Jean Bart put accorder aux convenances, dans ses infatigables invectives contre les Anglais, ce fut de faire une exception, sous le rapport de l'amabilité, en faveur de son amphitryon.

— Sir Williams, dit-il brusquement au dessert, vos compatriotes sont vraiment bien bons de me redouter ; je vous assure que je ne les redoute pas du tout, moi ; et vous en aurez bientôt la preuve dans le petit exercice digestif que nous allons nous donner à coups de canon.

Le commodore voulut détourner la conversation en demandant les liqueurs à son valet de chambre ; mais Jean Bart revenant toujours à son idée :

— Quelle somme, reprit-il, donnerait votre roi à celui qui me saisisrait vivant ?

Cette question fit tressaillir le commodore, qui manqua de laisser tomber le flacon qu'il tenait à la main. Le capitaine crut même remarquer qu'il avait pâli ; mais cette émotion ne dura qu'un instant, et l'Anglais, reprenant son sourire et son aplomb plus promptement encore qu'il ne les avait perdus, versa tranquillement à son hôte un petit verre de kirsch au rhum.

— Merci, dit Jean Bart arrêté par un vague soupçon, je ne bois point de liqueurs. Quelques gouttes d'eau-de-vie me suffisent en fumant ma pipe, et je vous proposerai à cet effet de remonter sur le tillac.

Comme il s'était déjà levé en parlant ainsi, il n'y eut point d'objection à faire, et l'Anglais suivit docilement son convive sur la dunette.

Là, ce dernier, après avoir jeté un regard rapide sur ses deux vaisseaux amarrés à une demi-portée de pistolet de celui du commodore, s'installa sans façon près d'un bastingage, chargea et alluma sa pipe et se mit à fumer avec le sang-froid le plus parfait, en savourant de temps à autre le verre d'eau-de-vie qu'il s'était fait apporter.

L'Anglais considérait cette insouciance sans pouvoir se l'expliquer, et semblait rouler distraitement dans sa tête un projet mystérieux.

Quand Jean Bart eut trouvé le fond de sa pipe et de son verre, il se leva et tendit la main au commodore :

— Je vous quitte, lui dit-il ; voici le moment de mettre à la voile. Faites votre toilette pendant que je vais achever la mienne, et au revoir là-bas dans une heure ! J'espère vous rendre votre déjeuner, demain, sur mon bord.

Ces paroles et le sourire qui les accompagna signifiaient : J'espère que vous serez demain en mon pouvoir.

L'Anglais ne s'y trompa point ; mais prenant un ton aussi sérieux que celui du capitaine était plaisant :

— Vous vous abusez, monsieur, répondit-il ; vous êtes mon prisonnier.

En même temps il fit signe à son équipage, et dix hommes s'avancèrent sur le tillac, le pistolet au poing et le sabre au côté.

Toutes les politesses et toutes les avances de l'Anglais depuis cinq jours avaient eu pour but cette trahison.

— Ton prisonnier ! moi ! fit Jean Bart, en bondissant comme un sanglier qu'on relance. Oh ! mille bombes ! c'est ce que nous allons voir.

Et, se tournant vers ses vaisseaux :

— A moi ! mes braves, cria-t-il d'une voix qui fit trembler toute la rade ; à moi, Dunkerque et Jean Bart !

En parlant ainsi, il s'élança plus prompt que l'éclair sur une mèche placée à quelques pas de lui, l'allume aux dernières étincelles de sa pipe, se précipite sur les hommes armés qui l'entourent avant qu'ils aient eu le temps de deviner ce qu'il va faire, en renverse une partie sur le tillac, arrive auprès d'un baril de poudre découvert au soleil, et posant sa mèche allumée à quelques lignes au-dessus, dit d'une voix forte et terrible au commodore :

— Ton prisonnier, chien d'Anglais, tient dans sa main ta vie et celle de ton équipage ; si un seul de tes hommes fait un pas vers moi, nous sautons tous ensemble avec ton bâtiment !

Le commodore et son équipage s'arrêtent et se regardent, frappés de stupeur et d'effroi. Ils savent que Jean Bart le ferait comme il le dit, et pas un ne se permet une parole ou un geste.

Cependant, les matelots français ont entendu le cri de leur capitaine et deviné la trahison. En deux minutes toutes leurs chaloupes sont à la mer, et ils accostent en foule le vaisseau du commodore.

Celui-ci, voyant toujours la mèche enflammée au-dessus du baril de poudre, n'ose ordonner à ses hommes de se défendre ; ses deux bâtiments tombent sans coup férir au pouvoir des Français, et lui-même devient, avec tout son équipage, prisonnier de l'homme dont il s'était cru maître . . .

Ce
taine
reçu
chan
roi, e
comi
gean

La
a don
entre
succes
peupl
se, de
des pé
Ce
va de
celle d
société
dernie
publié
avis d
en pr
parties
qui jet
Robian
ne n'a
des cit
dans s
directr
évolu

Ce fut à la suite de cet exploit que le simple et brave capitaine, mandé à la cour de Versailles, y fut si glorieusement reçu par Louis XIV, qui lui permit de fumer dans ses antichambres. Il divertit singulièrement les courtisans du grand roi, en les renversant les uns sur les autres, pour leur montrer comment il avait traversé avec ses vaisseaux la flotte assiégeant Dunkerque.

(*Rosier de Marie.*)

SOCOA.

La franc-Maçonnerie

LA HAUTE-VENTE

(*Suite.*)

Sa constitution

La divine Providence, qui ne cesse de veiller sur son Eglise, a donc voulu que les papiers de la Haute-Vente tombassent entre les mains du Souverain Pontife, et deux Papes prirent successivement la résolution de les faire publier, afin que le peuple chrétien fût instruit des complots formés contre l'Eglise, des machinations contre lesquelles elle a à se défendre, et des périls qui en résultent pour la société et pour les âmes.

Ce que ces papiers nous font connaître pour la période qui va de 1820 à 1848, fut révélé pour la période antérieure — celle d'avant la Révolution de 1789, — par les papiers de la société secrète, dite des Illuminés, fondée par Weishaupt. Ces derniers furent saisis en 1785 par le gouvernement bavarois, publiés par lui et déposés dans les archives de Munich, avec avis donné au public savant qu'il était loisible à chacun d'aller en prendre connaissance. Barruel en a reproduit toutes les parties importantes dans ses *Mémoires sur le Jacobinisme*, qui jettent un si grand jour sur les dessous de la Révolution. Robiano a fait de même dans son *Histoire de l'Eglise*. Personne n'a jamais contesté l'authenticité des pièces, ni la sincérité des citations, ni l'exactitude des traductions. Metternich, qui, dans sa correspondance, parle à plusieurs reprises de l'action directrice exercée par la Haute-Vente sur tous les mouvements révolutionnaires de l'époque, dit, dans une lettre adressée le

24 juin 1832 à Newmann, à Londres, que la Haute-Vente est la continuation de l'association des Illuminés, « qui a pris successivement, selon les circonstances et les besoins du temps, les dénominations de Tugenbund, de Burschenschaft, etc. » Assurément, personne n'a pu être mieux informé que lui.

Les sociétés secrètes de l'Illuminisme et de la Haute-Vente se sont-elles transformées et perpétuées jusqu'à nos jours sous une autre forme, sous de nouveaux noms? Qui pourrait le dire, même parmi les Francs-Maçons, même parmi les Grands-Orient? Mais, comme on pourra s'en assurer, ce qui se passe sous nos yeux est évidemment la continuation de ce qui a été fait dans les deux périodes précédentes.

Avant d'entrer dans le récit des agissements de la Haute-Vente, nous devons la faire connaître.

La Haute-Vente ne fut composée que de quarante membres, tous cachés, dans la correspondance qu'ils échangeaient entre eux, sous des pseudonymes. « Par respect pour de hautes convenances, dit Créteineau-Joly, nous ne voulons pas violer ces pseudonymes, que protège aujourd'hui le repentir ou la tombe. L'histoire sera peut-être un jour moins indulgente que l'Eglise. »

C'est que ces conjurés étaient, pour la plupart, l'élite du patriciat romain par la naissance et la richesse, et celle du Carbonarisme par le talent et la haine antireligieuse. D'autres, comme on le verra, étaient Juifs. Il était nécessaire que la Juiverie fût représentée parmi eux. Eckert, Gougenot-Desmoussaux, d'Israëli, sont d'accord pour affirmer que les Juifs sont les vrais inspireurs de tout ce que la Franc-Maçonnerie conçoit et exécute, et qu'ils sont toujours en majorité dans le Conseil supérieur des sociétés secrètes.

Le chef des quarante avait pris nom Nubius, l'homme des ténèbres et du mystère. C'était un grand seigneur, occupant à Rome une haute situation dans la diplomatie, ce qui le mettait en rapports avec les cardinaux et toute l'aristocratie romaine.

Lorsque la création de la Haute-Vente fut décidée par le suprême Conseil, il était tout désigné pour en prendre la direction. Il n'avait pas encore atteint sa trentième année, et déjà il remplissait les Loges d'Italie, de France et d'Allemagne, du bruit de sa renommée. « Il est ici, et il est là, dit Créteineau,

temps
compl
cable,
seil su
ment
cat. N
gonnei
Satan,
fallait
les vne
Voic
« Ni
autour
comme
l'âge d
tête et
le joue
tous le
après
dévelop
A lui s
rit touj
plus sé
qu'il di
influen
fortune
toute q
une pos
Nubi
1848. A
aussitôt
purent
piraten
et sa vi
ans. Il
1848, au
jugé ass
ment fê

tempérant ou réchauffant le zèle, organisant, en chaque lieu, un complot permanent contre le Saint-Siège, tantôt sous un ve- cable, tantôt sous un autre.» La mission spéciale que le Conseil suprême voulait confier à la Haute-Vente, était précisément de préparer l'assaut final à donner au Souverain Pontificat. Nubius avait témoigné avoir compris que la Franc-Maçonnerie n'est autre chose que la contre-Eglise, l'Eglise de Satan, et que, pour la faire triompher de l'Eglise de Dieu, il fallait attaquer celle-ci à la tête. C'est ce qui avait fait porter les vues sur lui pour les desseins que l'on méditait.

Voici le portrait qu'en fait Créteineau-Joly :

« Nubius a reçu du Ciel tous les dons qui créent le prestige autour de soi. Il est beau, riche, éloquent, prodigue de son or comme de sa vie ; il a des clients et des flatteurs. Il est dans l'âge des imprudences et des exaltations, mais il impose à sa tête et à son cœur un tel rôle d'hypocrisie et d'audace, mais il le joue avec une si profonde habileté, qu'aujourd'hui, quand tous les ressorts qu'il faisait mouvoir lui ont échappé l'un après l'autre, on se prend encore à s'effrayer de l'art infernal développé par cet homme dans sa lutte avec la foi du peuple. A lui seul, Nubius est corrompu comme tout un bague. Il sourit toujours dans le monde, afin de se donner le droit d'être plus sérieux au sein des associations occultes qu'il fonde ou qu'il dirige. On voit, par ses lettres adressées à des membres influents de l'association occulte, que, grâce à son nom, à sa fortune, à sa figure, et à son extrême prudence pour éviter toute question irritante ou politique, il s'est créé dans Rome une position à l'abri de tout soupçon.»

Nubius garda le timon de la Vente suprême jusque vers 1848. A ce moment, on lui fit boire l'*Aqua toffana*. Il tomba aussitôt dans une maladie que les plus célèbres médecins ne purent comprendre ni arrêter. Ce brillant diplomate, ce conspirateur si habile, sentit son intelligence s'obscurcir tout à coup et sa vie s'éteindre dans l'idiotisme. Son agonie dura quatre ans. Il quitta Rome et alla se cacher à Malte, où il mourut en 1848, au moment où le travail des intellectuels de la secte fut jugé assez avancé pour que l'ordre de se mettre en mouvement fût donné au parti chargé de l'action.

(Semaine religieuse de Cambrai.)

(A suivre.)

Bibliographie

— **INSTRUCTION SUR LA DOCTRINE CATHOLIQUE, pour chaque Dimanche**, à la suite de l'Épître et de l'Évangile, par l'abbé J.-B. FOURAULT, aumônier des Augustines de Tours (Beau volume in-18 (128-256 pp.), orné de nombreuses gravures). Broché, 1 fr. 25 ; cartonnage dos toile, plats papier noir, 1 fr. 50. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (VI^{me}).

Enseigner de nouveau le catéchisme aux adultes, dans la forme qu'on lui a donnée dans la plupart des diocèses, cela semble difficile, pour ne pas dire impossible, vu l'état actuel des esprits.

Pour répondre à une idée émise au Congrès de Bourges, quelques pasteurs ont poussé le zèle jusqu'à lire chaque dimanche, en chaire, à leur auditoire un ou deux chapitres du Catéchisme, Cela est-il possible partout ?

L'auteur du présent ouvrage a pensé qu'en résumant la Doctrine chrétienne sous forme d'instructions, en lui donnant même quelque apparence littéraire, il obvierait à cet inconvénient.

Chaque instruction est précédée du texte de l'Épître et de l'Évangile du dimanche ou de la fête d'obligation imprimés en gros caractère, de manière à pouvoir être lus aisément en chaire.

La formule du prône y a été jointe.

De plus un recueil de prières choisies et assez étendu (puisqu'il comporte 128 pages) permet de rendre ce livre aussi pratique que possible et d'un usage courant pour les familles chrétiennes. Il sera mis avec grand avantage dans les mains des enfants.

E.

— *Parfums chrétiens d'Extrême-Orient*, par les auteurs de la bibliothèque Franciscaïne. Un volume in-8° avec illustrations. — Prix : 40 cts.

Ces belles histoires des pays étrangers feront ouvrir de grands yeux et parfois même une petite bourse à nos jeunes lecteurs qui aiment à tirer leur offrande pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance et le rachat des pauvres petits païens. Nous leur demandons de nous aider à remercier le bon Dieu et la sainte Vierge des grâces qu'ils ne cessent de répandre dans les missions et d'avoir un souvenir spécial pour les âmes dont on leur parlera.

Nous garantissons la parfaite authenticité de ces faits.

F.

N. B. — On peut se procurer cet ouvrage (ainsi que les deux derniers annoncés il y a huit jours) chez les Sœurs Franciscaïnes Missionnaires, 180, Grande-Allée, Québec.